

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 43

Artikel: Association des Vaudoises
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217543>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

deaux entretiennent l'amitié ; ils comptent sur vos largesses et non point sur leur argent pour avoir de vos productions ; ils ont une trop haute idée de votre magnificence pour croire qu'ils puissent, sans vous faire de la peine, vous traiter en pareil cas comme un étranger. N'auraient-ils pas mauvaise grâce à payer les phrases écrites que vous leur débitez oralement et gratuitement tous les jours ? D'ailleurs si le livre réussit, votre succès sera bien plus glorieux quand les étrangers seuls en auront fait tous les frais. Ainsi raisonnablement vos amis : admirez donc leur délicatesse !

Manquez-vous à votre cercle, êtes-vous malade, venez-vous à mourir ? tout cela peut se passer sans que vos amis le sachent, à moins que vous ne vous trouviez dans l'ornière profonde de leurs habitudes, et que votre existence n'ait quelque point de contact avec leurs plaisirs quotidiens ; alors votre partenaire au mort s'informe de votre état ; votre adversaire au domino gémit sur votre absence, et quelques phrases lugubres, telles que : c'était un bon enfant, c'est dommage, ah ! c'est bien triste ! accompagnent votre décès, vous servant d'oraison funèbre, et n'empêchent point que le goûter du dimanche suivant ne soit animé et très gai, si le vin y est bon et le poisson bien cuit.

Ne vous étonnez pas de cette insensibilité ; elle seule peut adoucir les maux de la vie.

Hélas ! j'avais commencé cet article avec l'intention de voiler sous une forme riante la peinture de ces infirmités morales de l'humanité. Mais je sens que ma plume se refuse à égayer ce qui serre et navre mon cœur ; je sens que l'aigreur perce dans mon style, et je finis vite pour ne point prendre un ton si étranger à mon caractère.

J. Petit-Senn.

Au concert. — Un homme se présente dans un café, comme musicien, et demande à parler au maestro pour être embauché dans la troupe du concert.

— De quel instrument jouez-vous ? lui demande celui-ci.

— De la petite soucoupe pour la quête, répond-il d'un air entendu.

LES FEUILLES MORTES

Voici l'automne : il pleut !... et cette lente pluie Glissant dans le feuillage éploie qu'elle essuie

Emplit mon âme de langueur.

Le vent passe, gémit, les feuilles se soulèvent Comme pour respirer ; on dirait qu'elles révètent,

La nature soupire et meurt.

Sur les chemins luisants se plongent, des lumières, Les longs reflets mouillés, et des fantômes errent Dans l'humide brouillard, la nuit.

Le vent s'en va pleurer longuement sur les tombes... Comme des flocons bruns les feuilles tremblent, tou-

Et le vent léger les poursuit. — ISENT

Tous les volets sont clos, chacun dans sa demeure, Les pieds près de la braise écoute râler l'heure,

Malgré soi l'on songe à la mort ;

De tristes souvenirs raniment nos souffrances ; Le vent sifflé au dehors, les feuilles tournent, dan-

Se livrant à leur pauvre sort. — ISENT

Il voltige dans l'air une sourde détresse, Et le gémissement, la plainte, la caresse

De ce vent, nous font soupirer.

Les oiseaux sont partis, les belles fleurs s'étendent, Le vent heurte furieux, et les feuilles s'envoltent !

On a peine à ne point pleurer.

André Marcel.



LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

(Suite.)

L'Auberge.

Je regardai ce mouton de l'œil d'intérêt que je porte sur un homme dont on m'a dit du bien. Cet animal me paraissait être plus qu'un mouton.

Comme ce sensible boucher me semblait si peu fait pour l'être ! La porpre des rois vaut-elle la bûche qui couvrait cette âme-là ?

Nous arrivons à l'auberge de Cossenay ; il était encore nuit : nous faisons allumer grand feu, et apporter du vin. Tout en buvant, je vis mon boucher cherchant quelques sous dans une petite bourse, où il avait bien de la peine à en trouver, et les partageant, ou plutôt les dépensant avec son mouton. A l'instant je tire six francs de ma poche, et j'en fais présent au bon animal, de peur de blesser la délicatesse du maître. Mon ami en fit autant ; et nous partîmes. Il me semblait en chemin que j'avais besoin de retrouver cet homme. Une émotion du cœur est le plus prompt de tous les liens.

Passant, l'homme au mouton porte un habit gris, veste et culotte grises ; ses cheveux noirs et plats tombent sur ses épaules : si vous le rencontrez, donnez-lui encore six francs, et tirez sur moi à vue.

Cossenay.

Quoique situé à une lieue du beau lac Léman, Cossenay, où nous arrivions, ne jouit pas du superbe aspect de cette nappe d'eau, où l'œil ravi voit, les Alpes se reproduire.

Le concert.

Tout lugubre qu'est Cossenay, il réveille en moi le plus agréable souvenir. C'est là que j'ai vu un père, une mère, une fille et deux fils, formant entre eux le plus charmant concert. Quel tableau ! L'accord des âmes me faisait trouver plus doux celui des instruments. Je refusais d'y joindre ma voix comme j'eu évit un temple que j'aurais craint de profaner. Combien je jouissais du plaisir de ce père et de cette mère ! avec quel délicieux attendrissement j'arrêtais sur eux mes regards et je les y reportais encore !...

La chute.

Nous nous acheminions sur nos bêtes, plus attentifs à prévenir leurs faux pas sur la glace qu'à les faire avancer. Ma manière de monter à cheval donnait à la Joie une forte défiance sur celle de m'y tenir. En vain m'étais-je vanté à lui d'exceller dans tous les exercices. J'ai bien peur, me disait la Joie, que tu ne fasses séparation de corps avec ta tête ! Hélas, au moment où, sur le ton goguenard, je lui reprochais de ne pas faire séparation d'esprit avec la sienne, ma rossinante glisse et tombe ; je n'eus que le temps de m'élanter pour aller m'étendre à quelques pas dans deux pieds de neige, et y réfléchir sur les vicissitudes humaines.

L'heureuse rencontre.

Je ne sais pas trop quelle figure je faisais ainsi couché, près de ma bête étendue auprès de moi. Elle amusait sans doute mon cher la Joie, qui, au lieu de me secourir, cloué sur sa rosse, occupé à me contempler et à rire, paraissait tout orgueilleux de se trouver si bon prophète.

— Hélas ! mon cher, lui criai-je piteusement, tu as la cette catastrophe dans Nostradamus.

— Et toi tu la lis sur la neige.

J'y serais encore, il riait encore, si de charitables paysans ne m'eussent pas déterré aussi raide, aussi blanc qu'un sac de farine.

— Où allez-vous, mon cher monsieur ?

— Hélas ! bonnes gens, je ne vais pas, comme vous voyez, je m'arrête.

— Oui, reprit l'un d'eux, monsieur fait halte.

— Je compte danser ce soir à Yverdon, et, pour mes peccés, j'ai pris cette jument qui m'y conduit, comme vous voyez, sauf erreur ou omission.

— Eh bien ! monsieur, nous allons vous replacer sur votre monture après l'avoir replacée elle-même sur ses jambes.

— C'est ce qu'ils firent, en me félicitant sur une chute aussi heureuse.

— Bon voyage, monsieur, gardez-vous de faire de fréquentes haltes sur la route, si vous avez envie de danser ce soir à Yverdon.

— Très obligé, mes amis ; je profiterai du conseil.

Ces braves gens marchaient à petits pas ; ma bête allait pareillement, toute honteuse de sa chute, ce qui fit que je ne perdis rien de la conversation suivante :

Maître Pierre et Jacques.

Ne crois-tu pas, Jacques, qu'il mériterait moins d'aller danser à Yverdon, qu'à l'hôpital des fous ; je doute même qu'on y en trouvât un seul qui voulût s'exposer à se rompre mille fois le cou, et à se geler les membres, pour lever le pied avec quelque amoureuse.

— Eh ! parbleu, compère, à son âge n'en faisiez-vous pas aussi des vôtres ?

— Oui, oui, j'en faisais bien quelques-unes, répondit maître Pierre, du ton d'un homme à bonnes fortunes.

— Ne vous souvient-il pas des nuits, souvent bien froides, que vous passiez à vous enrhumier, sous les fenêtres de la mère Jeanne, tout content quand vous en attrapiez quelques mots ?

— Folie que tout cela !

— Ne vous souvient-il plus du temps où vous alliez dénicher des merles et voler des prunes, au risque de vous rompre le cou, pour les offrir à la mère Jeanne le jour de sa fête ? Ah ! compère, ne vous en souvient-il plus ?

— Folie ! folie !

— Encore aujourd'hui ne voyagez-vous pas, au milieu de l'hiver, pour gagner quelques misérables sous ?

— Belle raison ! il faut vivre.

— Eh bien, maître Pierre, dans la jeunesse il faut aimer. La folie que ce monsieur fait pour l'amour, vous la faites pour l'argent ; moi je la faisais pour la bouteille ; un autre... et de toutes ces folies, la mère Jeanne vous dira que celle que vous faisiez pour elle était la meilleure.

Le plaisir.

J'admirais le bon sens de Jacques, et j'eusse tiré un plus grand fruit de ses leçons si ma jument qui, tout à coup s'anima d'un plus beau feu, en approchant de La Sarraz, ne m'eût empêché de l'entendre.

Oui, sans doute, Jacques a raison ; chacun poursuit le plaisir selon ses inclinations, à sa manière. L'objet est unique ; on ne varie que sur la route à tenir pour l'atteindre. Un sybarite le cherche sur la terre ; un anachorète le voit dans les cieux ; moi, je le vois à Yverdon ; la Joie l'y voit aussi.

(A suivre.)

M. VERNES.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

Comité Central.

Le Comité Central de l'Association s'est réuni samedi 21 octobre, chez Mme Widmer-Curtat, à Lausanne. Les sections de Cully, Grandson, Lausanne, Genève, Orbe, Vevey-Vaudoise y étaient représentées par Mmes Nagel, Walter, Mermot, Emery, Schaefer et Bauverd. Le Pays d'Enhaut et la « Payerne » s'étaient fait excuser.

L'appel fait à Cossenay par Mme Loeffler-Delauchaux a été entendu : Après Bussigny, La Vaudoise-Vevey a envoyé environ 75 kg. de fruits et de légumes ; Orbe, 340 kg. et 4 kg. de miel ; Cully, 300 kg. ; des quêtes ont été faites avec succès dans plusieurs villages. La caisse centrale participera par un don de 20 fr. aux frais d'expédition des colis.

Mme Schmetzler a rappelé la réussite de l'assemblée de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses. Les sections sont priées de venir au prochain Comité Central, avec une décision ferme pour ou contre l'entrée de l'Association dans l'Alliance.

Répondant à une aimable invitation de la « Payerne », réorganisée sous la présidence de Mme Yvonne Pouly, précédemment à Vevey, l'Association tiendra sa Vme Assemblée générale, en 1923, à Payerne.

Les sections qui ont des amendements à demander aux statuts de l'Association, sont priées de les faire connaître soit par écrit, soit au cours du prochain Comité Central.



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT. J. MONNET, édit. resp. Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.